

# Une façon d'être là...

À quelles conditions un atelier d'art-thérapie devient-il thérapeutique pour les patients? Dans cet espace d'expression, le matériel, la salle, l'ambiance, la marque de l'animateur... tissent la toile de fond pour soutenir et protéger la créativité.

Malgré la violence des mots, l'explosion, la fragmentation, le vide, le trou qui aspire la psyché, malgré la carapace, croire en un monde interne. Se dire qu'il est là, sous l'écorce, caché du regard, par-delà le sens commun de l'humain. Croire à un « *là où ça dit* », « *ça parle* » derrière le brouhaha ou le massacre de la parole.

Se dire face à la « présence-absence » psychotique qui nous atteint si singulièrement et intensément dans notre « être au monde » (sentiment d'inanité?, effet d'identification projective?) et qui fait parfois de nous des êtres qui n'ont plus ni sens ni pensée, des machines, se dire qu'au-delà du trop-plein ou de l'absence peut se construire une relation. Se dire qu'entre corps et parole, il y a un bord, un liseré, une zone où ça s'inscrit, où ça parle, où ça palpète.

## SE DIRE...

C'est avec ces idées en tête, de perte de sens, de la nécessité d'offrir une réalité qui préexiste de l'ordre des hommes, qui peut donner forme, contenir, « *prendre soin* »... C'est avec l'idée aussi que l'avant de la parole ou l'après, une fois que celle-ci s'est perdue, n'est pas (que) le vide mais une terre originnaire où ça va se mettre en forme, se représenter, se recréer, et/ou éventuellement se (re)

dire... C'est avec toutes ces pensées donc que j'anime avec Jacques, peintre de son état et type formidable, un atelier d'expression par le dessin et la peinture. L'endroit est ouvert et fonctionne une fois par semaine. Je l'ai voulu, nous le voulons thérapeutique, il est organisé dans ce but. L'accent est donc mis sur l'espace contenant et protecteur qui accueille, sur la relation, son processus et le temps qui passe.

Au niveau du dispositif, pour le dire vite, cela se traduit par des heures précises d'ouverture-fermeture, une durée fixe, une scansion du temps, la préservation de l'intimité (choses mille fois réfléchies et expliquées qui devraient aller de soi et pourtant sans cesse remises en cause dans l'hôpital d'aujourd'hui!).

Au niveau du processus (le « procès » selon l'expression de Jean Broustra s'inspirant de Kristeva), cela repose sur la présence, la (pré)disposition du thérapeute qui rêve puis accueille le geste de l'autre, la trace, la production, la pensée, la parole quand ils viennent ou qui attend quand rien ne vient d'emblée.

## L'ATELIER...

Il s'agit d'en faire un terrain commun de retrouvailles avec la matière, un lieu de rebond (pour dire la force de « *la pulsion gestaltique* ») (1), de reflet (pour exprimer le renvoi vers, le renvoi à), un terrain commun qui permet l'émergence de l'expression langagière du sujet.

L'expression concrète est objet du regard, de l'écoute et du commentaire. Ce qui compte est ce qui se fait (ou pas), le comment ça se fait dans l'ici et maintenant et au cours du temps qui passe. Cette

expression est soutenue par la parole du thérapeute qui dit « *le chant du monde* », nomme les hommes, qualifie l'expérience, porte, contient l'autre et sa psyché. La contenance signifie alors, entre autres, la liaison avec le mot, la désintoxication de l'impensable, de l'innommable, la qualification de l'affect, des sensations corporelles...

L'expression est aussi contenue par le savoir technique du thérapeute (d'où l'importance d'avoir soi-même expérimenté les différentes techniques et le rapport à la matière dans ce qui est toujours, au bout du compte, un corps à corps). Les objets de l'attention sont les formes, les couleurs, les effets de matières, les ratés, les réussites, les outils...

Croire au monde interne donc, le rêver, laisser, prendre le temps quand il semble faire défaut... Être prêt à accueillir, à recueillir...

Cette façon d'être là, je la mets en forme, dès avant l'heure, en préparant la salle. Cela prend, je l'avoue la forme d'un rite. Je commence par débarrasser et laver la grande table au cœur de la pièce. La peinture étalée, les traits qui ont dépassé, les lasses de gomme, la poussière de craie, les copeaux de crayon de bois, les pots de couleurs, les pinceaux, les feutres... La table me redit le jour d'avant. Je la rends à sa nudité, à d'autres voyages. J'installe ensuite les chaises, pour ceux qui s'attablent, et pour ceux qui préfèrent être debout pour manger l'espace et l'horizon, les chevalets. Enfin, j'ouvre placards et armoires. Leurs ventres s'offrent aux sens. J'aime que la salle soit prête et je la prépare avant l'arrivée de mes hôtes. Il y a à cela plusieurs raisons.

---

## Claude SANSBERRO

Ergothérapeute, art-thérapeute, psychologue clinicien.



© Stocklib - Eugenio Marongiu.

Le rite enferme mon angoisse dans la « *boîte aux habitudes* », ce dont j'ai parfois besoin.

Le rite ouvre au sacré. Je crois à la nécessité d'une plongée en soi quand on franchit le seuil de l'atelier, d'une coupure... Par analogie, je pense à la « *capacité de rêverie* » de Bion, pour qui il est nécessaire de rêver la séance et son avant. Une telle préparation permet d'instaurer « *un réel qui préexiste* », tant nécessaire aux psychotiques et dont Racamier a rappelé qu'il a disparu dans la schizophrénie, une façon d'instaurer un « *avant la venue* ».

Par analogie encore, je songe à Piera Aulagnier quand elle rappelle la nécessité de « *l'avant maternel* » qui anticipe le futur de l'enfant, ce qui va permettre à la mère de le désirer, de le faire « *poète et récitant* » pour reprendre l'expression de René Kaes.

### UNE CAVERNE D'ALI BABA

Il y a donc là, dans cette salle, avant l'entrée des patients, un espace aménagé, un lieu prévu avec tables, chevalets, draps, cartons à dessin dont on peut se servir comme appui...

Il y a donc là, dans cet endroit, crayons, peintures en tubes, en pastilles, en bâton, à l'eau, à l'huile, acrylique, pastels gras, tendres, secs, feutres crayons, bouts de crayons, chiffons.

Il y a donc là toiles, papiers lisses, rêches, épais, supportant l'eau, fins comme du papier à cigarette, kraft, bouts de chiffons, morceaux de bois.

Il y a donc là multiples objets, livres-romans, livres d'images, tasses, verres, assiettes, vases coupés, cassés, théières en fer-blanc, cafetière, des objets de différentes formes, textures, couleurs,

matières, des objets parfois rangés, souvent posés là, restés là, disposés comme au bazar.

Il y a à l'atelier, les odeurs, celles de poussière de terre, de la térébenthine, de l'huile de lin, opaque, jaune d'or, aux bulles de soleil.

Il y a dans l'atelier, poussières de pigments insaisissables que pourtant nous pourrions lier pour qu'advienne la lumière, la couleur (j'y vois métaphore du travail thérapeutique de reliaison dans la psychose).

L'atelier est une caverne d'Ali Baba et ce n'est pas un hasard. Ce fatras, cette multitude sont voulus. Chaque objet, chaque matériau, chaque matière a quelque chose à dire. Le monde des choses est inducteur. Il va ainsi provoquer le miracle de la formation des formes. Il provoque en l'autre,

en nous. « *Le réel est ce qui objecte* », écrit F. Ponge.

Le matériau n'est jamais neutre. La consistance, l'odeur, la couleur, les textures sont porteurs de l'histoire des hommes mais aussi de notre rapport personnel au monde. Nous « *rencontrons* » tel matériau « *parce que c'est lui, parce que c'est nous* ». Et c'est pour cela qu'il est ou non déclencheur de production de formes, c'est pour cela qu'il offre ou non le moyen de fabriquer de la matière psychique et aussi du corps. Il n'existe pas de bon média en soi mais à certains moments et avec tel ou tel patient. Le chemin vers l'affect et la « *représentation-fabrication* » de soi, du monde et de soi en rapport avec le monde est différent pour chacun. Offrons donc le choix... sans *a priori*.

Je me souviens ainsi de cet homme, René, qui dessinait sur des fonds encore mouillés en retirant la matière avec une baguette de bois. Son premier dessin était venu lors d'une balade en forêt, tracé avec une brindille devenue crayon sur le chemin poussiéreux. Depuis des branches de noisetier traînent dans l'atelier. Depuis, de dessous la peau de la terre, il a fait surgir le fleuve. Il y nage avec tout son corps. Débusquée de sous les fleurs d'écume, la truite échoue entre ses doigts... et une odeur de friture emplit parfois l'atelier. Depuis, de mon côté, j'y pose des oiseaux... René, lui, y tendait ses cordeaux. Nous voyons bien comme remontent à la surface images et sensations.

### Une certaine présence

L'atelier est donc multitude, comme nous venons de voir, mais cela ne suffit pas. Je fais en sorte que chaque chose soit porteuse de l'odeur familière et rassurante du thérapeute. Je crois à cette nécessité. Créer, c'est prendre un risque. Je me souviens de Karim. Ce n'était pas un intello, Karim. Il lisait des mangas, pas *Le Monde*, et avait eu cette phrase éclairante :

« *Peindre c'est partir à l'aventure, c'est prendre un risque* », celui de perdre, rajouterai-je.

Un certain type de présence de l'animateur de l'atelier est nécessaire. L'animateur est mains et visage, sources des mots. Quand nous façonnons, quand nous créons, nous retournons vers cette zone entre corps et langage des origines de l'être, nous retournons vers ces temps où ça se construit par-delà l'angoisse, dans l'entrelacs de la chair (le corps, sa motricité et sa sensorialité) et du verbe (la pensée et ses contenants). Pour se risquer à l'expression, il faut que le sujet, une fois le seuil passé, se sente en sécurité.

À ce point de la présentation de l'atelier et de son animateur, comment ne pas songer à Winnicott et ses notions de *holding*, *handling* et d'*object presenting* (2), piliers de la relation suffisamment bonne, ce socle qui permet à l'autre d'aller vers les mondes du dedans et du dehors, de naviguer de l'un à l'autre, tout en étant protégé de leur toujours possible violence. À ce stade, je ne peux que songer à « *l'espace potentiel* »... L'atelier est « *un intérieur* » qui permet l'entre-deux du jeu et des je et la (re)construction de soi. Pour résumer tout cela, je ne peux résister au plaisir de citer Jean Broustra : « *L'objet était là. Il suffisait de le trouver, de l'élire, de lui donner existence, de le créer. Plutôt le recréer, d'utiliser le "parti pris des choses"* » (F. Ponge), *pour leur donner une inscription hautement signifiante. Une fleur est là, un tissu, un ours en peluche : "Je m'en aperçois et je lui donne valeur d'existence". On a gagné ensemble moi et l'objet. S'en mêle aussi la mère qui "manipule", "touche", valorise l'objet.* » Je crois que c'est vers cela que notre travail doit tendre : créer un lieu où rencontrer l'autre là où il (en) est, pour lui offrir la possibilité de prendre et garder en lui des traces d'expériences « *suffisamment bonnes* ». C'est la raison d'être d'un atelier.

1- Expression en référence à Prinzhorn et l'irrépressible élan à former des formes.

2- Selon les théories de Winnicott, le concept de mère suffisamment bonne (*good enough mother*) se définit par trois actes nécessaires: le *holding*, le *handling* et l'*object presenting*. Le *holding*, ou portage désigne la façon de porter l'enfant, plus ou moins serrée contre soi, plus ou moins frôlant les murs avec la tête de l'enfant, il a une valeur affective. Le *handling* est la manipulation de l'enfant, la façon d'agir sur lui dans le cadre du soin (*nourrissage, toilette, soin du cordon*). Ces soins, investis de différentes manières par les parents, comprend de nombreuses sensations tactiles et auditives pour le bébé. C'est par le *handling* que l'enfant peut dissocier son corps de l'environnement. Enfin, l'*object presenting* est la présentation de l'objet, qui aide à découvrir le monde par petit bouts, de façon prémachée, d'information sur l'environnement.

### BIBLIOGRAPHIE

- Broustra Jean, *Expression et psychose*, Ed ESF Paris 1987.
- Broustra Jean, *Abécédairaire de l'expression* Ed Eres Toulouse 2000.
- Demangeat Michel, « *Quelques jalons pour une approche psychanalytique de la psychose* » in *Information psychiatriques*, 62, 3, 1986, p. 363-370.
- Jarreau Gladys, Pain Sara, *Sur les traces du sujet*, Ed Delachaux et Niestlé Paris 1994.
- Kaes René, « *L'intersubjectivité : un fondement de la vie psychique. Repères dans la pensée de Piera Aulagnier* » in *Topique*, n° 64, 1988, p. 45-73.
- Klein Florence, *Être ergothérapeute en psychiatrie*, Ed Eres Toulouse 2014.
- Ponge Francis, *Le parti pris des choses* Ed Gallimard Paris 1975.
- Prinzhorn Hans, *Expressions de la folie*, Gallimard 1984.
- Racamier Paul-Claude, « *Interprétation psychanalytique des schizophrénies* » in *Encyclopédie médico-chirurgicale*, 33291 A10, 11.1976.
- Racamier Paul-Claude, *Les schizophrènes*, Bibliothèque scientifique Payot, Paris 1980.
- Sansberro Claude, *Hommes parmi les hommes* Ed Eres Toulouse 2014.
- Winnicott Donald W. « *L'intégration du moi au cours du développement de l'enfant* » in *Processus de maturation chez l'enfant*, Petite bibliothèque Payot, Coll. Sciences de l'homme, Paris 1980, p. 9-18.
- Winnicott Donald W. *Jeu et réalité*, trad. Claude Monod et J.B. Pontalis, Paris 1975, p. 201-214.

**Résumé :** Un ergothérapeute décrit son atelier et, à petites touches, déploie les éléments nécessaires à l'ambiance thérapeutique.

**Mots-clés :** Atelier thérapeutique – Corps – Dessin – Dynamique de groupe – Éprouvé corporel – Évaluation – Infirmier – Psychomotricien – Schéma corporel – Schizophrénie – Sensorimotricité – Thérapie psychomotrice – Vécu.